



## Mort de la mère de Paul.

---

Vers le soir, Paul se leva.

— Où est la patronne? demanda-t-il à André.

— Chez ses parents.

— Elle s'est enfuie?

— Son père est venu la chercher. Vous ne savez plus ce qui s'est passé, sans doute. Nous nous sommes parlés aussi, hier soir. . . mais vous ne vous souvenez plus de rien.

— Tais-toi, insolent!

— Je ne suis qu'un valet, c'est vrai, mais il m'est impossible de me taire. Vous avez frappé notre bonne patronne. . . je regrette de ne pas avoir été à la maison.

— Vas-tu te taire! s'écria Paul. Tu es donc aussi de mes ennemis, et, furieux, il saisit un verre de bière et le jeta à la tête d'André. Celui-ci, tout sanglant, s'affaissa.

Un autre valet se précipita dans la pièce.

— Vous l'avez tué! s'écria-t-il, effrayé.

— Cela lui apprendra de m'insulter, ricana le paysan. Mais la vue du corps inanimé le rendit calme. Mort, fit-il, mort. Couchez-le, et bandez sa plaie.

— J'irai chercher le médecin. . .

— Non, non, c'est inutile. . .

— Il va mourir, patron. . . il faut que le médecin vienne.

Le valet noua à la hâte un morceau de toile autour de la tête de blessé et s'empessa d'aller chercher le docteur. Il ne savait rien des premiers soins à donner aux blessés. Paul se pencha sur sa victime. Il tenta d'empêcher l'effusion du sang. Le médecin n'arriva que relativement tard à la ferme.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il. Blessé. . . est-il tombé, s'est-il battu?

— Oui, il s'est battu, répondit Paul.

— Sans doute une vieille querelle de cabaret, dit le

médecin en hochant la tête... voyons... la blessure est sérieuse.

Il ordonna de coucher le blessé et banda la plaie...

— Du repos, ordonna-t-il, du repos... je reviendrai demain. Mais à propos, maître Ménard, savez-vous que votre mère est fort malade ?

— Ma mère ?

— Oui, elle a été frappée d'une attaque d'apoplexie.



— Est-ce dangereux ?

— La suite le dira... votre mère n'est plus jeune. Votre femme la soigne.

Paul rougit de honte. Sa mère gravement malade, sa femme auprès de son chevet, ... et il ne savait rien de tout cela ! Heureusement, le médecin ne se montrait pas curieux. Il s'en alla en hochant la tête.

Paul ordonna au second valet, Antoine, de veiller André

et il résolut d'aller visiter sa mère. Et pourtant, il hésitait encore! Il craignait de la rencontrer, et puis, y revoir sa femme! Pourtant, il voulut y aller. A la porte de la ferme, il rencontra Toinon.

— Maître, la patronne vous fait dire que votre mère est fort mal.

— Fort mal?

— Oui... entendez-vous la cloche? On va porter les derniers sacrements à la brave femme.

Paul tressaillit. Les derniers sacrements! Et tandis qu'elle était frappée d'apoplexie, il se trouvait peut-être, lui, dans quelque cabaret ou cuvait son vin! Il ne voyait personne... il se trouva devant la maison de sa mère sans le savoir. Le curé venait de la quitter.

Tremblant, le fils entra dans la chambre de la malade. Sa mère était soutenue par des coussins. Paul s'effara en contemplant ce visage pâle et émacié... et ce regard... Mais dans ses yeux fixés sur lui, il démêlait encore de l'amour.

— Paul... Paul... murmura-t-elle.

Le jeune fermier se sentit porté à se jeter à genoux devant le lit... à implorer le pardon de celle qui allait mourir... à s'accuser... Mais le cœur orgueilleux ne voulut point céder. Et Paul garda le silence.

La malade voulut parler, mais ses paroles étaient embrouillées, indistinctes. Mais son regard était toujours fixé sur son fils. Oh! comme elle eut voulu parler à son fils chéri, lui faire d'ultimes recommandations... mais elle ne put. Paul s'assit à côté du lit. Il parla, mais le son de sa propre voix lui fit peur. Qu'avait-il à dire, en somme? Avouer du repentir et alléger par là les derniers moments de sa mère... non, celà lui eut trop coûté! Il voulut rassurer la malade par des paroles banales, parla d'aller chercher à la ville un médecin, deux, s'il le fallait. Mais la veuve secouait la tête.

L'obscurité se fit dans la pièce. Thérèse alluma une bougie. Peu après, le médecin revint.

— L'état de votre mère a rapidement empiré, murmura-t-il à Paul. Elle ne passera pas la nuit. Vous ne pourrez rentrer chez vous.

Et dans la nuit, alors que Paul sommeillait, encore sous l'influence de ses débauches, il fut réveillé par Julienne.

La belle-fille ne songeait pas à prendre du repos. Elle ne s'était pas écartée du lit.

— Vois donc, murmura la jeune fermière, toute émue.

D'une voix trainante, Thérèse lisait les prières des agonisants. Elle avait mis une bougie allumée dans les doigts de la mourante et l'aidait à la tenir. La mère Ménard avait déjà perdu toute conscience. Et c'est ainsi qu'elle trépassa... Son martyre avait pris fin. Des voisins entrèrent. La maison se fit tout à coup animée.

Dans la matinée, Paul rentra à la ferme. Il songeait avec terreur à André, son autre victime. Le pauvre valet dormait paisiblement, fidèlement veillé par son camarade.

Le patron s'enferma dans sa chambre. Tout d'abord, il reste perdu dans ses pensées. Puis il prit, dans une armoire, une bouteille. Il but... pour dissiper son chagrin et sa crainte.

A ce moment, Thérèse et la jeune fermière s'entretenaient.

— Vous savez la cause de la maladie de mère, dit la fermière.

— Oui, patronne... c'est terrible... elle a vu Paul qui passait étant ivre, elle tomba évanouie sur le sol et fut frappée d'apoplexie. Mais lorsqu'elle revint à elle, elle m'a supplié de n'en jamais parler ni à Paul ni à des étrangers.

— Tu respecteras cette dernière volonté, n'est-ce pas, Thérèse ?

— Je vous le promets, patronne.

A. HANS.

# LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

---

DESSINS DE - -  
E. VAN OFFEL.

---

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -